LES AVENTURES ÉTRANGES DE

L'AGENT IXE-13

L'AS DES ESPIONS CANADIENS

10¢

Grand roman d'espionnage par PIERRE SAUREL



Pierre Saurel

En mission au Maroc

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 254 : version 1.0

En mission au Maroc

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Illustration de couverture :
André L'Archevêque.

I

Après ses deux dernières aventures en Allemagne (*L'évasion de Gisèle Tubœuf* et *Au secours de madame Cornu*) l'agent secret IXE-13 et ses deux compagnons Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche étaient revenus en Angleterre.

IXE-13 attendait les ordres de ses supérieurs.

Tous les matins, on voyait IXE-13, bien déguisé, qui traversait quelques ruelles pour enfin frapper à un vieux hangar.

Un vieil homme venait lui ouvrir.

Ce matin-là, comme tous les autres, IXE-13 pénétra dans le petit hangar.

Le même petit vieux vint lui ouvrir.

IXE-13 entra.

Sans dire un mot, il suivit l'homme jusqu'à une petite pièce où deux autres semblaient attendre.

IXE-13 salua :

– Agent IXE-13.

L'homme lui fit un signe.

IXE-13 s'assit.

– Quelque chose pour moi, ce matin.

– Oui, monsieur.

– Une nouvelle mission ?

– Justement.

L'homme fouilla dans ses papiers.

Puis, il tendit deux feuilles à IXE-13.

– Voici vos ordres.

IXE-13 lut lentement les deux feuilles.

– Quand dois-je partir ?

– Dans deux jours.

– Seul ?

– Ce sont les ordres.

Quelques minutes plus tard, IXE-13 était de retour dans la maison où il pensionnait avec ses deux amis, Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche.

– Il va vous falloir retourner en France !

– Comment ! on part tous pour la France ? s'écria Marius.

– Non, répondit IXE-13, mais si vous ne voulez pas rester inactifs...

Gisèle regarda l'espion :

– Que veux-tu dire ? Tu caches quelque chose...

– J'ai une autre mission à accomplir et cette fois-ci, j'y vais seul. Je pars dans deux jours.

– Peuchère, dit Marius, nous n'irons pas avec vous ?

– Nous ne pouvons pas discuter les ordres.

Gisèle demanda :

– Et pour où pars-tu ? L'Allemagne ?

– Non, pour l'Afrique.

Les deux autres s'exclamèrent :

– L'Afrique ?...

– Mais pourquoi ?

IXE-13 les fit taire d'un signe :

– Ne parlez pas trop fort. N'oubliez jamais que les murs ont des oreilles. Nous parlons toujours trop. Je ne peux rien vous dire.

– Mais...

– Inutile d'insister Gisèle. Il faut toujours garder le plus grand secret autour de nos missions.

– Qu'as-tu à faire là-bas ?

– Une mission. C'est tout. Ne me posez plus de questions. Il me reste deux jours à passer avec vous deux et je ne veux pas qu'ils soient attristés par la pensée du départ.

– Peuchère patron, vous avez raison. Quand on travaille au service du pays, il ne faut jamais trop en demander. On accepte ce qu'on nous donne, et en avant, sans discuter.

– Bien parlé, Marius.

– D'autant plus que nous nous reverrons certainement.

Ils ne parlèrent plus de la mission de l'as des espions canadiens.

Mais où Jean Thibault, IXE-13, doit-il aller ?

En Afrique ?

Mais quelle partie d'Afrique ?

Et quelle mission a-t-il à remplir ?

II

Vers neuf heures, le même soir, Gisèle monta à sa chambre.

Peu de temps après, Marius la suivit.

Resté seul, IXE-13 déplia la lettre contenant les instructions sur sa nouvelle mission.

– Endroit : Tanger, Maroc, Afrique.

Mission : Il y a là-bas un savant français qui fait des études sur un gaz puissant. Formules chimiques disparues depuis trois jours. Impossible de retrouver formules et voleurs. Présence probable d'espions sur les lieux. Faire enquête discrètement et remettre coupable aux mains de l'armée du général de Gaulle.

Deux fois, IXE-13 relut la feuille.

Les instructions étaient très minces, les détails peu importants. Comment devait-il s'y prendre ?

– Je verrai là-bas ce que je peux faire.

Il savait qu'il devait partir deux jours plus tard, avec un régiment de troupes canadiennes, qui devait plus tard traverser en Italie.

Il se ferait d'abord passer pour un soldat.

Rendu à Tanger, il verrait.

Le lendemain, IXE-13 alla de nouveau se rapporter au hangar, dans la ruelle.

L'homme qui semblait commander lui dit :

– Vous partez demain. Voici votre costume de soldat, voici vos papiers.

IXE-13 jeta un coup d'œil.

– Jean-Paul Gingras !

– Oui. Vous êtes « private ».

– Bien, quand dois-je me rapporter ?

– Pour huit heures.

– Où ?

– À Kingston.

– Entendu.

IXE-13 repartit avec son paquet sous le bras.

Il devait partir plus tôt qu'il ne le croyait à cause de ce voyage de Londres à Kingston.

Il entra à la gare de Londres.

– Monsieur ?

– À quelle heure le dernier train pour Kingston ?

– À huit heures ce soir.

– Merci.

IXE-13 alla rejoindre ses deux amis.

– Je pars ce soir à huit heures.

– Mais, dit Gisèle, je croyais que tu ne devais partir que demain.

– Je ne pars que demain, mais pas de Londres.

– Ah, je comprends.

La journée ne fut pas très gaie pour les deux amoureux.

Ils sentaient l'heure de la séparation proche.

Marius les avait laissés, comprenant bien leur chagrin.

– Jean !

– Gisèle !

– Une fois de plus, nous devons nous quitter.

– Ce n'est pas la première fois, Gisèle, et je suis toujours revenu.

Deux larmes coulèrent sur les joues de Gisèle.

– Gisèle ! Il faut être courageuse.

– Excuse-moi... je pensais... que si là-bas, il t'arrivait quelque chose...

– Allons, chasse ces vilaines pensées. Je veux que tu sois joyeuse jusqu'à mon départ.

– Bien, mon Jean, je te le promets.

Et elle tint promesse.

Vers sept heures, IXE-13 eut des adieux touchants avec ses deux compagnons.

– À quand ? demanda Marius.

– À... à bientôt, répondit laconiquement IXE-13.

Il embrassa tendrement Gisèle et donna une poignée de main à Marius.

Puis il sortit et se dirigea vers la gare.

Il avait préféré arriver quelques minutes d'avance afin de pouvoir se changer.

Il se retira dans le salon des hommes.

Quelques minutes plus tard, il en ressortait revêtu de l'uniforme kaki.

Il avait maintenant une fine moustache.

Ses cheveux, légèrement allongés n'étaient plus en brosse comme autrefois.

Il avait l'air beaucoup plus jeune.

Il se dirigea vers le guichet où l'on vendait les billets.

– Un billet pour Kingston, s'il vous plaît ?

– Vous avez vos papiers ?

IXE-13 montrait ses papiers d'identification au nom de Jean-Paul Gingras.

Quelques minutes plus tard, il montait sur le train en direction de Kingston.

IXE-13 pourra-t-il remplir sa mission avec succès ?

III

Le lendemain, à huit heures, IXE-13 se trouvait sur le terrain de parade avec les autres soldats.

Un sergent appela les soldats un à un.

Soudain il cria :

– Gingras !

– Présent, répondit l'espion canadien.

Aucun ne parut surpris de la présence d'IXE-13.

C'est que la plupart des soldats venaient d'un peu partout.

Une demi-heure plus tard, un contingent d'avions alliés allaient reconduire les soldats de l'autre côté de la Méditerranée.

Ils descendirent à Tanger, une des principales villes du Maroc.

Un camion les attendait.

Ils les transportèrent immédiatement au camp allié.

Là, il y eut un nouvel appel.

Puis, les soldats furent envoyés un à un vers les baraques.

Seul IXE-13 ne fut pas nommé.

Un sergent l'appela :

– Votre nom ?

– Jean-Paul Gingras.

– Suivez-moi.

– Bien.

Il partit à la suite du sergent.

Ce dernier pénétra dans une hutte, celle des officiers.

Il se tourna vers IXE-13.

– Le commandant veut vous voir.

– Bien.

IXE-13 entra dans le bureau du commandant.

Ce dernier, un homme âgé d'une cinquantaine d'années leva la tête et regarda IXE-13 :

– Oui ? demanda-t-il.

– Soldat Jean-Paul Gingras, commandant. Vous m'avez fait demander.

– Ah oui.

Il montra un fauteuil de la main.

– Asseyez-vous Gingras.

IXE-13 obéit.

Le commandant se leva, alla jeter un coup d'œil à la porte de son bureau et revint.

– Gingras, aux yeux de tous, vous êtes Gingras.

– Je comprends.

– Je sais qui vous êtes et je connais la mission que vous devez remplir.

– Bien commandant.

– Je veux vous aider.

La tâche d'IXE-13 se verrait-elle faciliter ?

– Tout d'abord vous êtes au courant de toute l'affaire.

– On me l'a racontée brièvement.

– Eh bien voici. Farnot, un véritable savant, demeure ici à Tanger. Il fait des expériences sur les gaz, enfin il travaille pour son pays. Il y a quinze jours, il a fait savoir au général de Gaulle qu'il avait découvert un gaz qui dépassait tout ce qui avait été fait jusqu'ici. Une journée plus tard, les formules chimiques pour la composition de ce gaz disparaissaient du laboratoire et personne n'a pu les retrouver. De plus, le laboratoire est dans le sous-sol. Personne ne peut donc y pénétrer par le dehors. Il faut passer par la maison. Nous avons examiné les lieux. Aucune porte et aucune fenêtre n'a

été forcée et ce qu'il y a d'encore plus extraordinaire c'est que le vol a eu lieu en plein jour.

– Donc, nous pouvons conclure, finit IXE-13 que le vol a été commis par un habitant de la maison.

– Probablement.

– Monsieur Farnot est-il marié ?

– Il est veuf.

– Des enfants ?

– Une fille de 14 ans. Marinette.

– Y a-t-il d'autres occupants dans la maison ?

– Un domestique, Joseph !

– L'avez-vous questionné ?

– Oui. Il ne sait rien. Il est au service de monsieur Farnot depuis vingt-cinq ans.

– Bon.

– Ce n'est pas tout...

– Ah !

– Monsieur Farnot avait un assistant.

– Tiens, tiens.

– Un jeune chimiste, Jacques Romichel.

– Ce n'est pas lui ?

– Aucune preuve. Il était très dévoué et travaillait bien. Monsieur Farnot a une grande confiance en lui.

– Peut-être trop grande ?...

– Peut-être.

Il y eut un silence.

Puis le commandant reprit :

– Maintenant, IXE-13 que vous êtes au courant des faits, voici ce que je voulais vous dire. Le camp ici est très restreint. Nous avons fait courir le bruit dans Tanger qu'il nous fallait de la place pour loger

nos soldats. Plusieurs personnes ont offert une chambre. Quelques soldats demeurent déjà hors du camp. Monsieur Farnot est au courant de toute l'affaire. Vous irez demeurer chez lui. Seul Farnot connaît votre véritable identité.

– Mais je serai obligé de venir au camp tous les jours.

– Si, mais j'ai annoncé que c'était un employé de bureau qui irait chez Farnot. Vous viendrez vous rapporter tous les matins, vous viendrez dîner le midi et vous rapporter le soir. Vous pourrez passer le reste du temps chez Farnot. Le chimiste mettra un appartement à votre disposition.

– Très bien.

Le commandant pesa sur une cloche.

Un soldat parut.

– Commandant ?

– Faites conduire le soldat Gingras chez monsieur Farnot.

– Bien commandant.

Le soldat se tourna vers IXE-13 :

– Si vous voulez me suivre.

IXE-13 salua le commandant et sortit à la suite du soldat.

Quelques secondes plus tard, il quittait le camp en compagnie de deux soldats qui devaient le mener à la demeure de monsieur Farnot.

IXE-13 réussira-t-il à découvrir celui qui a volé la formule chimique ?

Aurait-il affaire à un espion ennemi ?

V

Monsieur Farnot était un homme plutôt taciturne.

Il ne parlait pas beaucoup.

Il salua IXE-13.

Puis il appela sa fille.

– Marinette !

– Oui, papa ?

Une belle petite brune parut.

– Marinette, conduis monsieur à son appartement.

– Bien papa.

Elle se tourna vers IXE-13.

– Si vous voulez me suivre, monsieur.

IXE-13 obéit.

La jeune fille l'emmena au bout du corridor et ouvrit une porte.

– C'est ici, monsieur.

– Bien. Merci, mademoiselle.

IXE-13 entra dans sa chambre.

Marinette revint auprès de son père.

Les deux soldats qui avaient emmené IXE-13 étaient repartis.

– Marinette ?

– Oui, papa !

– Viens ici.

– Oui ?

Il parla à voix basse :

– Joseph est parti aux provisions ?

– Oui, papa !

– Eh bien voici, je voudrais que tu ailles trouver le commandant du camp.

– Le commandant ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Tu sais que je suis un chimiste et que les ennemis me surveillent. Je voudrais être certain que ce soldat est bien celui que l'on devait m'envoyer.

– Douteriez-vous ?

– On ne prend jamais trop de précautions.

– J'irai, papa.

Marinette passa un manteau et après avoir embrassé son père, elle sortit.

Monsieur Farnot se dirigea immédiatement vers son téléphone.

Il signala un numéro.

– Le bureau du commandant, s'il vous plaît.

– Un instant.

Il y eut un échange et une voix reprit :

– Allo ?

– Commandant ?

– Oui.

– Ici Farnot.

– Bonjour, monsieur Farnot.

– Le soldat vient d'arriver.

– Bon.

– Joseph mon domestique est parti, il n'y avait que Marinette à la maison. Comme je voudrais discuter avec votre envoyé, j'ai dit à Marinette d'aller s'informer auprès de vous si c'était le bon soldat que vous m'aviez envoyé.

– Je comprends.

– Alors, si vous pouvez la retenir quelques minutes...

– Très bien. Je serai occupé lorsqu'elle viendra et je la forcerai à attendre.

– Merci, commandant.

Farnot raccrocha.

Puis, il se dirigea vers l'appartement où se trouvait IXE-13.

Il frappa :

– Entrez, cria l'espion.

Farnot ouvrit la porte.

– J'aimerais vous dire quelques mots, monsieur...

– Gingras.

– Pourriez-vous me suivre au vivoir ?

– Certainement.

IXE-13 passa sa cravate et sortit à la suite de Farnot. Arrivé au vivoir, Farnot offrit un fauteuil à IXE-13.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Il y eut quelques secondes de silence.

Le Français semblait réfléchir.

À la fin, il commença :

– Mon domestique est sorti, ma fille aussi.

– Ah !

– Nous pouvons donc parler en toute sécurité.

– Bien !

Farnot semblait hésiter.

– Vous êtes canadien ?

– Oui.

– C'est votre première mission ?

IXE-13 sourit :

– Oh non !

– Vous savez pourquoi on vous a envoyé ici ?

– Oui, c’est à cause des documents qu’on vous a volés.

– Justement, je vois que vous êtes bien au courant.

IXE-13 hésita :

– Je voudrais cependant que vous m’expliquiez comment on s’y est pris pour voler vos formules.

Farnot soupira :

– C’est bien simple. Il y a quinze jours, j’ai attrapé une mauvaise grippe. Or mon assistant Jacques Romichel venait quand même au laboratoire pour parachever mes travaux. Le lendemain du jour où je me mis au lit, Jacques entra dans ma chambre en courant :

– Monsieur, monsieur...

– Quoi, qu’est-ce qu’il y a, Jacques ?

– C’est terrible...

– Mais quoi ?...

– Votre formule... vos documents...

– Quoi ?... Ils ne sont pas justes... j’ai fait une erreur...

– Non, jusqu’ici tout allait bien...

– Mais, parleras-tu ?

– Eh bien... votre formule chimique... elle est disparue.

Je vous avoue que je fus complètement bouleversé.

Je me levai et allai constater par moi-même la disparition de mes formules.

IXE-13 l’interrompit :

– Mais vous devez avoir une copie de ces formules.

– Si, et de plus, je les connais par cœur. Mais l’important c’est que ces formules peuvent être tombées entre les mains ennemies.

– Je sais.

– Alors, monsieur, je vous demande d'agir discrètement.

– N'ayez crainte.

Il y eut un silence.

IXE-13 demanda :

– Lors du vol, qui y avait-il dans la maison ?

– Voici, la veille du vol, Jacques avait travaillé jusqu'à onze heures. La formule était dans mon laboratoire. Le lendemain matin, il arriva vers deux heures de l'après-midi, et c'est là qu'il constata la disparition des documents. Or de onze heures la veille à deux heures cet après-midi là, personne n'est venu.

– C'est-à-dire que dans la maison, il n'y a eu que vous, Marinette, Jacques, et votre domestique ?

– Justement.

Tout à coup, ils entendirent le bruit d'une porte qui s'ouvrait :

– Voilà Marinette qui revient.

Il reprit à voix haute :

– Alors, j'espère, jeune soldat que vous saurez vous plaire en notre compagnie.

– Oh, je n'en doute pas.

IXE-13 demanda :

– J'ai entendu dire que vous aviez un grand laboratoire, je m'occupais moi-même de chimie dans le civil. J'aimerais bien le visiter.

– Ah, vous êtes chimiste ?

IXE-13 sourit :

– Oh, je n'ai pas cette prétention, même si je m'y connais un peu.

IXE-13 suivit monsieur Farnot.

Il visita l'immense laboratoire qui se trouvait au sous-sol.

Vers midi il retourna au camp pour le dîner.

Lorsqu'il revint chez Farnot, il s'enferma dans son appartement et se mit au travail.

Soudain on frappa à sa porte.

– Entrez !

Farnot parut :

– J'ai pensé que peut-être vous aimeriez connaître mon assistant Jacques Romichel.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années entra.

Il serra la main d'IXE-13.

Ils échangèrent quelques paroles banales et Farnot s'en retourna avec son ami.

Romichel avait produit une bonne impression sur IXE-13.

Mais l'espion canadien commençait à se demander s'il trouverait le véritable voleur.

Pour la première fois, IXE-13 essuierait-il une défaite ?

VI

Vers trois heures, alors qu'IXE-13 transcrivait au dactylo des papiers que le commandant lui avait remis, la porte s'ouvrit.

Marinette parut.

Elle entra sans dire un mot.

Elle vint s'asseoir tout près d'IXE-13 et le regarda travailler.

Soudain, elle déclara :

– Ce doit-être difficile d'écrire vite comme ça !

– Non, il s'agit de l'apprendre. Tu dois étudier ça à l'école ?

– Je ne vais pas à l'école.

– Ah, fit IXE-13 en levant la tête. Pourtant tu sembles instruite. Tu prends des cours privés ?

– Mon professeur, c'est papa !

– Ton père ?

– Mais oui, il est savant, mon père.

IXE-13 reprit son travail.

Marinette le regardait avec curiosité.

Soudain il demanda :

– Est-ce vrai que ton père s'est fait voler ?

– Voler ?... ah, il vous l'a dit ?

– Oui.

Elle se mit à rire :

– Pas grand-chose, des papiers seulement...

– Tu sais qui les a pris...

Elle hésita, puis :

– Non.

IXE-13 avait remarqué cette brève hésitation. Marinette était jeune.

Il décida d'y aller carrément :

– Ce n'est pas beau de conter des menteries.

Marinette devint rouge.

– Mais...

– Est-ce toi qui les as pris ?

Elle dit vivement :

– Non, non, ce n'est pas moi...

– Et tu dis que tu n'es pas menteuse... Je vais dire à ton père que c'est toi qui as fouillé dans son bureau.

Elle commença à s'énerver.

– Non, non, faut pas y dire... faut pas... c'est une surprise, pour plus tard.

IXE-13 la regarda curieusement :

– Comment ça pour plus tard ?

Elle ne répondit pas.

IXE-13 la fit asseoir sur le bord de son lit.

– Veux-tu, nous allons être deux bons amis tous les deux ?

– Oui.

– Eh bien, tu vas me dire quelle surprise tu veux faire à ton père, je vais t'aider, et je te promets de ne pas dire un mot.

– Vrai ?

– Mais oui. J'aime ça les surprises.

Marinette reprit à voix basse :

– Faut pas parler fort. Papa s'est fâché pour rien.

C'était rien que des chiffres puis des lettres qu'il y avait sur le papier.

– Je le sais. Le papier ne valait rien. Mais c'est la surprise...

Elle hésita :

– Connaissez-vous monsieur Jean ?

– Monsieur Jean ?...

– Oui, il vient de temps à autre ici. C'est un ami de papa.

– Non, je ne le connais pas.

– Eh bien, c'est lui qui m'a aidé pour la surprise.

– Comment ça ?

– Eh bien, il m'a dit comme ça :

– Marinette, ton père, tu sais qu'il n'est pas riche... il n'a pas beaucoup d'argent, quand il sera vieux, il ne pourra plus travailler et vous mourrez de faim tous les deux.

IXE-13 commençait à comprendre.

Marinette continua :

– C'est vrai que papa n'a pas beaucoup d'argent, alors monsieur Jean m'a dit :

– Je connais un homme, c'est comme un fou...

– Comment ça ?

– Il ramasse tous les papiers que les gens comme ton père écrivent, les papiers avec des chiffres et des lettres.

– Ah !

– Ton père, il en a un beau papier comme ça, il écrit souvent dessus ?

– Oui, avec Jacques.

– Justement. Eh bien, le fou, il te donnerait mille piastres si tu pouvais lui donner ce papier.

– Mille ?

– Oui. C'est facile, tu peux me le remettre et je te donnerai l'argent. Tu cacheras l'argent comme il faut, puis quand ton père ne pourra plus travailler, eh bien tu pourras lui faire une belle surprise.

IXE-13 demanda :

– Et tu lui as remis ces papiers ?

– Oui.

– Il t’a donné l’argent.

– Oui, je l’ai serré dans ma chambre, oh, y a pas de danger, il est bien caché.

Il y eut un silence.

Marinette regarda l’espion :

– Croyez-vous que j’ai bien fait ?

Comment IXE-13 pouvait-il blâmer une enfant de quatorze ans qui croyait faire une bonne action ?

Il répondit :

– Oui, tu as bien fait, mais il ne faut pas en parler.

Elle se dirigea vers la porte.

– Un instant, dit IXE-13.

Elle se retourna :

– Quoi ?

– J’aimerais bien le voir ce monsieur Jean...

– Je pourrai vous le présenter.

– Non, non, ce n’est pas nécessaire. Juste l’apercevoir. J’aime ça, voir les gens qui sont bons.

– Je vous le dirai.

Elle sortit.

IXE-13 demeura pensif.

Il était sûr maintenant d’avoir affaire à un espion.

Un espion sans conscience, qui profitait de la présence d’une enfant pour accomplir son forfait.

Qui aurait pu se douter que c’était Marinette qui avait commis le vol ?

VII

Deux jours passèrent.

IXE-13 sortait peu.

Il restait toujours dans son appartement, travaillant comme un déchaîné.

Lorsque le commandant lui demandait :

– Avez-vous du nouveau ?

IXE-13 répondait :

– Bientôt commandant.

Ce matin là, Farnot appela sa fille :

– Marinette ?

– Oui, papa ?

– Va à la cuisine, Joseph va te remettre une liste d'épicerie que tu iras acheter chez le marchand.

– Pourquoi Joseph n'y va-t-il pas ?

– Joseph a beaucoup d'ouvrage. Allons, obéis-moi.

Marinette alla trouver le vieux domestique.

– Papa m'a dit que vous aviez des commissions à me faire faire.

– Oui.

Joseph prit une liste et la remit à Marinette.

– Tiens. Tu as de l'argent ?

– Papa va m'en donner.

Elle alla retrouver son père qui lui remit la somme nécessaire pour ses emplettes.

Puis, la jeune fille partit.

Comme elle revenait avec ses provisions, elle rencontra un grand blond, un homme âgé de trente ans.

– Bonjour, monsieur Jean, fit-elle.

– Tiens, bonjour Marinette.

Il lui enleva son paquet.

– Allons donne-le moi, je vais te reconduire.

– Vous êtes bien fin !

Ils firent quelques pas en silence.

Puis Jean demanda :

– Comment est ton père ?

– Oh, il est bien...

Soudain, Marinette déclara :

– Vous savez qu'on a un chambreur, à la maison...

– Ah, fit Jean en fronçant les sourcils.

– Oui, un soldat.

L'homme devint pâle.

Marinette poursuivit :

– Vous savez, y reste pas beaucoup de place au camp, alors ils en envoient comme ça dans les maisons.

Jean parut rassuré.

Il demanda :

– Quel genre de type est-ce ?

– Oh, un beau garçon... puis fin aussi... j'vas vous dire, y a promis de nous aider.

– Nous aider ?

– Ben oui, pour le secret...

Jean s'arrêta net :

– Tu ne lui as pas raconté que je t'avais donné de l'argent pour le papier ?

– Oui, d’ailleurs, il le savait... et puis, il ne parlera pas, y a pas de danger.

– Petite sotte.

– Qu’est-ce que vous avez ?

Jean se passa la main sur le front :

– Oh, rien, rien... mais tu n’aurais pas dû lui dire ça...

– Puisque j’vous dis qu’il n’y a pas de danger...

Jean remit le paquet à la jeune fille.

– Il est déjà onze heures, il faut que je me sauve...

– Vous ne venez pas jusqu’à la maison ?...

– Non, non.

– Papa serait content de vous voir...

– Je regrette, mais j’ai un rendez-vous... Tu comprends ?

– Oui.

– Alors, bonjour Marinette.

La petite lui envoya la main.

– Bonjour monsieur Jean.

Et l’homme s’éloigna en grommelant :

– Il va falloir agir et en vitesse.

Quelques minutes plus tard, il frappa à la porte d’une petite maison basse.

Il frappa vivement trois petits coups.

La porte s’ouvrit.

Jean entra.

C’était une vieille dame qui avait ouvert la porte.

– Bonjour, monsieur Jean.

– Bonjour, madame.

Il se pencha vers elle.

– Il est en bas ?

– Oui.

Jean traversa la salle à manger et arriva dans la cuisine.

Il ouvrit l'une des portes de la large armoire qui se trouvait au mur.

Alors il étendit la main.

Sous l'une des tablettes, il y avait un petit bouton.

Il pesa légèrement sur le bouton.

Alors, l'armoire tourna complètement sur lui-même. Maintenant c'était une ouverture béante.

Dans le noir, on apercevait un escalier.

– Les Alliés ne sont plus entrés dans la maison depuis le vol des papiers de Farnot ?

– Non, répondit la vieille. Et même cette fois-là, ils sont venus parce qu'ils inspectaient toutes les maisons. Autrement, ils n'importunent jamais une pauvre femme qui vit seule.

Jean disparut dans l'escalier.

La vieille poussa sur le bouton et l'armoire reprit sa place naturelle.

Jean, au bas de l'escalier, ouvrit une porte.

Il entra alors dans un grand bureau.

Au fond de la pièce, il y avait un pupitre, derrière lequel se trouvait un homme d'une quarantaine d'années. En entrant, Jean se mit au garde à vous !

– Heil Hitler.

L'homme éleva le bras.

– Heil Hitler.

Celui qui semblait le chef fit un signe.

– Jean Ponit... fenez fous asseoir.

– Bonjour Goberg.

Jean Ponit prit place dans un fauteuil.

– Il y a du noufeau ? demanda l'Allemand.

– Du nouveau... je vous crois ?

– Comment ça ?

– Il va falloir agir en vitesse.

– Explique-toi.

– Eh bien, Farnot a pris un soldat en pension.

– Ensuite... barle, barle plus fite.

– La petite a parlé.

L’Allemand bondit :

– Quoi ?... Qu’est-ce que tu dis ?

– La petite a parlé au soldat.

– Mein Gott... Nous sommes finis, ils font nous mettre en brison.

Jean leva les bras.

– Ne criez pas pour rien. Il ne faut pas perdre courage. Tout n’est pas fini.

– Comment ça ?

– Qui nous prouve que ce soldat ait parlé ?

– Bersonne.

– Alors, si on se débarrasse de lui ?

– Peut-être, mais comment ?

– Voilà la question...

Goberg se leva :

– Moi, je commencerais par la betite... elle mérite une bunition.

– Laisse la petite. Le soldat d’abord. Il faut trouver un moyen.

Ils demeurèrent silencieux durant de longues minutes. Tout à coup Goberg s’écria :

– Je l’ai !

– Quoi ?

– Si on le tuait ?

– Je le sais bien, mais comment ?

– Ah oui, c’est ça qu’il faut chercher.

Nouveau silence.

Nouvelle réflexion.

Mais cette fois, ce fut Jean, qui reprit une mine réjouie.

– Cette fois, nous le tenons.

– Tu en as troufé une bonne ?

– Oui... Écoute-moi bien.

Il se pencha vers son ami et se mit à parler à voix basse.

Quel plan odieux dresseront-ils pour s’emparer de l’espion canadien ?

IXE-13 tombera-t-il dedans ?

VIII

Le même soir.

Neuf heures !

IXE-13 s'était déjà retiré à sa chambre.

Soudain, il entendit frapper à sa porte.

– Oui ?

– Monsieur Gingras, fit une petite voix ?

– Oui ?

– C'est Marinette... vous savez mon ami ?

– Oui...

– Eh bien, il vient d'arriver.

– Tu veux dire monsieur Jean ?

– Oui, oui.

– Merci petite.

IXE-13 se glissa vivement hors de sa chambre.

Il se dirigea vers le salon.

Il entra dans le vivoir qui faisait pièce double avec le salon.

Une grande draperie séparait les deux pièces.

IXE-13 pouvait tout écouter sans crainte d'être vu.

Il s'approcha et se colla sur la draperie.

Une voix inconnue, probablement celle de Jean disait :

– Je suis bien occupé de ce temps-ci.

La voix de Farnot répondit :

– C'est vrai, on te voit moins souvent.

– Que voulez-vous, j'ai tellement d'ouvrage.

– Je te comprends.

– Alors, comme je passais par ici, je me suis dit, je vais arrêter saluer monsieur Farnot.

– Je te remercie.

– Et vous ? ça va ?

– Pas trop mal.

– Pas de nouvelles de vos voleurs ?

– Non.

IXE-13 murmura :

– L’hypocrite.

Les deux hommes causèrent pendant encore quelques minutes.

Puis, Jean se leva :

– Bon, je dois vous quitter.

– Déjà ?

– Il le faut, j’ai un rendez-vous important.

IXE-13 n’attendit pas plus longtemps.

Il monta vivement à sa chambre.

En vitesse, il enleva son costume de soldat, passa une vieille paire de pantalons et endossa un chandail.

Puis il ouvrit un tiroir et sortit son revolver.

Vivement il se dirigea vers l’arrière de la maison. Heureusement, Joseph n’était pas dans la cuisine. IXE-13 sortit par la porte arrière de la maison.

Puis il fit le tour de la demeure de Farnot et vint se placer dans l’ombre tout près de la sortie principale.

Il était temps.

La porte s’ouvrait.

– Alors, bonsoir monsieur Farnot.

– Bonsoir Jean.

Une ombre se détacha de la porte.

IXE-13, tout en se dissimulant, partit à sa suite.

– J’espère que ça me mènera quelque part, murmura l’espion.

Jean Ponit marchait lentement.

Il ne semblait pas s’apercevoir qu’il était suivi.

Il s’arrêtait de temps à autre pour regarder les vitrines de quelques rares magasins.

IXE-13 pensa :

– Pour un homme qui a un rendez-vous, il ne semble pas pressé.

Jean tourna au coin d’une rue et se mit à accélérer le pas.

IXE-13 le suivait comme son ombre.

Il était à une centaine de pieds derrière lui.

Soudain, Ponit tourna dans une rue transversale.

Une rue étroite, presque une ruelle.

Lorsqu’IXE-13 tourna à son tour, il n’aperçut plus l’ombre de Ponit.

– Il doit être entré quelque part, se dit l’espion. Il ne sait pas que je l’ai suivi. Pour moi, le repaire de nos ennemis doit être près d’ici.

Lentement IXE-13 s’avança dans la ruelle sombre. Soudain, il entendit un bruit derrière lui.

Il vint pour se retourner, mais il n’en eut pas le temps. Cinq ou six hommes sautèrent sur lui.

IXE-13 essaya bien de se défendre.

Il porta quelques bons coups à ses adversaires, mais ces derniers étaient trop nombreux.

L’un des assaillants l’attrapa à la tête et ce fut tout. IXE-13 vit apparaître une centaine de chandelles devant ses yeux puis il tomba inerte sur le sol.

Jean Ponit était un des assaillants.

Il donna un commandement.

Un homme bondit, ouvrit une grande porte de garage. Un camion sortit de l’ombre.

On plaça IXE-13 à l'arrière avec les autres bandits. Jean s'assit à l'avant près du chauffeur.

Le camion sortit de la ruelle et disparut au lointain. Les Allemands ont donc dressé un piège et IXE-13 s'y est laissé prendre.

Qu'arrivera-t-il à notre héros ?

IX

Lorsqu'IXE-13 revint à lui, il se demanda ce qui s'était passé.

Peu à peu, les faits s'éclaircirent dans sa mémoire. Lentement IXE-13 se souleva.

Il regarda autour de lui.

Il était dans un grand appartement.

Soudain, il entendit la voix de Jean Ponit.

– Il reprend connaissance.

IXE-13 aperçut un autre homme qui s'avançait vers lui. Il ne le connaissait pas.

Il ne l'avait jamais vu.

L'homme donna un ordre.

– Lefez-le et faites-le asseoir.

Deux autres hommes s'avancèrent.

Ils prirent l'espion canadien par les épaules et le forcèrent à s'asseoir dans un fauteuil.

Jean Ponit demanda :

– Que veux-tu faire, Goberg ?

– Mais le questionner...

Goberg !

– Un Allemand, pensa IXE-13. D'ailleurs sa drôle de prononciation le trahit.

Goberg s'avança.

Pendant ce temps, IXE-13 réfléchissait.

Il n'avait pas son costume de soldat.

Les Allemands ne le connaissaient certainement pas. Ils ne devaient pas savoir qu'il était soldat sous le nom de Jean-Paul

Gingras.

– Si je « bluffais » ?

Goberg s’était avancé.

– Ton nom ? demanda-t-il.

IXE-13 répondit :

– Jacques Lamirande !

– Tu demeures chez monsieur Farnot, n’est-ce pas ?

– Monsieur Farnot ?... Je ne connais personne de ce nom-là.

Goberg devint rouge.

– N’essaye pas de mentir. Nous te connaissons bien.

– Messieurs, je vous avoue franchement que je ne comprends pas...

Ponit prit la parole.

– Vous me reconnaissez ?

– Vous ?

– N’essayez pas de mentir, vous m’avez suivi.

– Ah ! c’était vous ?

Goberg sourit :

– Il commence à avouer.

Ponit reprit :

– Donc, c’était bien vous ?

– Oui, j’avoue vous avoir suivi.

– Pourquoi ?

– Vous aviez des allures louches !

– Des allures louches ?

– Oui, vous vous arrêtiez devant les vitrines de magasin, vous marchiez lentement. Puis soudain vous vous êtes mis à marcher très vite.

– Il n’y a rien de curieux là-dedans.

– Eh bien moi, j’ai pensé que vous méditiez un mauvais coup.

– Ce n’était pas de vos affaires.

IXE-13 haussa les épaules.

– Je sais, mais j’ai cette mauvaise habitude de me mêler des affaires des autres. Je vous ai vu entrer dans une ruelle... puis je ne me souviens plus... j’ai reçu un coup sur la tête. Vous en savez plus long que moi sur le reste.

Les hommes avaient écouté en silence le récit d’IXE-13. Goberg se tourna vers Ponit :

– Est-ce que tu te serais trompé ?

– Non, je ne crois pas.

IXE-13 demanda à haute voix :

– Vous êtes des voleurs, je suppose ?

– Des foleurs... entendez-fous ?... Il nous prend pour des foleurs.

Ponit fit un signe :

– Ne parle pas trop, Goberg. On en dit toujours trop long.

IXE-13 fit d’une voix exaspérée :

– Enfin... c’est de l’argent que vous voulez ?... je n’ai pas un sou.

Ponit se fit ironique :

– Peut-être pas, mais vous aviez un revolver.

IXE-13 se sentit mal.

Son arme allait-elle le trahir ?

IXE-13 reprit vite son sang-froid.

– Oui, j’en avais un. Vous l’avez pris ?... C’est un revolver que j’avais lorsque j’étais dans l’armée.

– Ah, vous avez été dans l’armée ?

– Oui, un an. Mais j’ai les yeux malades.

– C’est curieux, mais on ne donne pas de revolver aux gens de l’armée lorsqu’ils reçoivent leur « discharge ».

– Non.

IXE-13 baissa la tête.

– Je l’ai volé.

Ponit commençait à se décourager.

Il ne pouvait prendre IXE-13 en défaut.

L’espion canadien, très maître de lui, continuait de répondre calmement.

Son sang-froid allait-il le sauver ?

Tout à coup, Ponit se leva :

– Je l’ai, dit-il. Nous allons savoir si c’est le bon homme.

– Comment cela ? demanda Goberg.

– Mais Marinette... la petite Farnot va me le dire. IXE-13 se vit perdu.

Marinette parlerait certainement.

Mais quand ?

Il aurait certainement du temps devant lui.

Goberg demanda :

– Où demeurez-fous ?

– À l’hôtel.

– L’Hôtel Maroc ?

– Oui.

– Nous ferons férifier, déclara Goberg.

Ponit se tourna vers son chef.

– Qu’allons-nous faire de lui ?

– Nous ne pouvons pas le laisser partir ni le monter en haut. Il fa falloir le laisser ici.

– Dans ton bureau.

– Ça ne me dérangera pas. Nous allons bien l’attacher.

– Bien.

Goberg donna des ordres.

Deux hommes s’approchèrent et firent lever IXE-13.

Ils le ficelèrent comme un saucisson et le jetèrent à plat ventre.

Ponit demanda :

– Si c’est bien lui, qu’allons-nous en faire ?

– Je le ferai transporter, fit Goberg. Ne crains rien. J’ai plusieurs trucs.

Ils se dirigèrent vers la porte.

– Il n’y a pas de danger qu’il se sauve ? demanda Ponit.

– Comment veux-tu ? Même s’il parvient à rompre ses liens, chose quasi impossible, il ne bourra bas sortir. La porte sera verrouillée et fermée à clef.

Ils sortirent tous.

IXE-13, ficelé solidement, était seul dans la pièce.

Il savait que les nazis allaient vérifier s’il était bien un pensionnaire de l’hôtel Maroc.

Mais il était quand même content de lui.

Il avait réussi à répondre à leur questionnaire et à gagner du temps.

Mais comment l’as des espions se tirerait-il de sa mauvaise posture ?

X

Goberg et ses hommes montèrent dans la maison.

Là, le nazi réunit ses hommes.

Ils étaient cinq en tout, dont Jean Ponit.

Goberg s'adressa d'abord à Ponit :

– Quand pourrez-fous foir la betite ?

– Demain.

Il y eut un silence.

Ponit reprit :

– Je lui demanderai de me décrire son soldat. Même je lui dirai que j'aimerais avoir son portrait. Et puis, je saurai certainement s'il est encore là.

– Bon.

Goberg se tourna vers ses trois autres hommes.

– Fous autres, fous allez fous rendre à l'hôtel Maroc.

– Bien.

– Fous demanderez si un pensionnaire du nom de Jacques Lafrance demeure là dans le moment.

– Bien.

– Tout de suite ? demanda l'un d'eux.

– Non, nous avons un autre travail à accomplir. Vous safez l'affaire du détroit de Gibraltar ?

– Oui.

– Venez dans le fifoir, je fais fous expliquer.

– Très bien.

Ils suivirent le chef de l'organisation nazie au Maroc.

Seul dans le sous-sol, IXE-13 faisait des efforts désespérés pour rompre ses liens.

Mais les Allemands savaient faire leurs nœuds.

Les cordes résistaient.

IXE-13 calculait que plus d'un quart d'heure s'était écoulé.

Tout à coup, l'espion canadien se souvint que sur le pupitre, il y avait une grande vitre.

Alors il eut une idée.

Il roula sur lui-même jusqu'au bureau.

Là, après de multiples efforts, il réussit à se mettre à genoux.

À l'aide de ses deux mains jointes par les liens, il réussit à pousser la vitre de quelques pouces.

Alors IXE-13 retomba de nouveau sur le plancher.

Il se roula à nouveau de manière à passer de l'autre côté du bureau.

Là, il se remit de nouveau à genoux.

Puis, il commença à frotter la corde qui retenait ses poignets, sur le bord de la vitre qui dépassait.

Heureusement pour IXE-13 le bord de la vitre n'avait pas été arrondie. Comme la plupart des vitres que l'on met sur le bureau elle était légèrement coupante.

L'espion se mit au travail.

Il dut déployer beaucoup d'énergie.

Les minutes passaient, longues comme des siècles.

Enfin, au bout d'une demi-heure, les cordes cédèrent.

IXE-13 poussa un soupir de soulagement.

– Enfin !

Vivement, il défit les autres cordes.

Quelques secondes plus tard, il était libre.

Mais au lieu de chercher à se sauver, l'espion se mit à fouiller dans le bureau.

Sa mission était : Retrouver les feuilles volées chez Farnot.

IXE-13 ouvrit les tiroirs.

Il y avait plusieurs papiers, mais rien de semblable à des formules chimiques.

– L'aurait-il déjà fait parvenir en Allemagne ?

Pourtant, IXE-13 était sûr que depuis le vol de ces précieux documents, personne n'était sorti de Tanger sans être fouillé à fond.

Mais plus il cherchait, plus il commençait à se décourager.

Soudain, dans le fond d'un des tiroirs plus petit que les autres, il aperçut une petite ligne noire.

Le cœur d'IXE-13 bondit :

– Un tiroir secret !

IXE-13 fouilla vivement dans ses poches et sortit un petit canif.

Il se mit à travailler le fond du tiroir.

Une dizaine de minutes plus tard, le compartiment secret s'ouvrait.

– Ça y est.

IXE-13 aperçut une petite boîte en fer blanc.

Il l'ouvrit vivement.

Il y avait plusieurs papiers.

IXE-13 se mit à les feuilleter.

Il trouva ce qu'il cherchait.

Au haut de la feuille c'était écrit :

GAZ, et entre parenthèse « FARNOT ».

Il y avait deux feuilles.

IXE-13 les plia et en fit une petite boule.

– Les espions peuvent revenir d'une minute à l'autre.

IXE-13 connaissait son métier.

– Ils n’auront jamais ces formules.

Il fouilla à nouveau dans ses poches.

– Pas d’allumettes.

Il n’hésita pas.

Il introduisit dans sa bouche, la petite boule de papier.

L’instant d’après il l’avalait.

On pouvait dire que la mission d’IXE-13 venait de se terminer.

À moins d’un autre vol, jamais les nazis n’entreraient en possession du fameux gaz puissant inventé par Farnot.

Mais il restait une autre mission à accomplir.

Il fallait qu’IXE-13 livre maintenant les nazis, et les traîtres Français, aux mains de la justice.

Qu’arrivera-t-il ?

XI

IXE-13 s'avança vers la porte.

Il essaya de l'ouvrir.

– C'est absolument impossible.

Au bout de quelques minutes, il décida d'attendre le retour des agents de la Gestapo.

Il s'arma d'un vieux bâton qu'il trouva près de la porte et attendit les événements.

Pendant ce temps, Goberg avait fini sa petite conférence.

Il ordonna à ses deux hommes :

– Vite maintenant, allez à l'hôtel Maroc.

– Bien.

Les deux hommes sortirent.

Goberg alla trouver la vieille bonne femme qui était la locataire de la maison.

– Madame !

– Oui.

– Il fous faudra avoir un rebas de blus, demain.

– Comment ça ?

– Nous afons un pensionnaire.

– Ah !

– Il est en bas dans la cave !

– C'est correct.

Jean Ponit alla trouver son chef.

– Je m'en retourne chez-moi, il commence à se faire tard.

– Bien.

Il se tourna vers le dernier des hommes de Goberg.

– Tu viens, Éric ?

– Oui.

Jean Ponit sortit avec l'Allemand qui avait établi son domicile dans la maison du traître Français.

Goberg, resté seul, attendait avec impatience le retour des deux hommes qu'il avait envoyés à l'hôtel Maroc. Quelles nouvelles lui apporteraient-ils ?

IXE-13 était assis à terre, tout près de la porte.

Son bâton se trouvait entre ses jambes.

Tout à coup, il sursauta.

Il venait d'entendre une sonnerie.

IXE-13 prêta l'oreille.

La sonnerie résonna à nouveau.

– C'est curieux, on dirait que ça ne vient pas d'en haut.

Pour la troisième fois, la cloche tinta.

IXE-13 s'était levé.

– On dirait que ça vient du mur.

La sonnerie s'était tue.

IXE-13 se mit à sonder le mur.

Soudain, le son devint plus creux.

Il y avait certainement un espace vide à cet endroit. IXE-13 regarda autour de lui.

– Comment ouvrir !

La question ne demeura pas longtemps sans réponse. Sur le plancher, il y avait un bouton.

IXE-13 appuya dessus avec son pied.

Une petite porte s'ouvrit dans le mur.

– Un téléphone.

IXE-13 se trouvait en effet en présence d'un téléphone. Il décrocha la ligne et demanda l'opérateur.

– Oui, mademoiselle, j'aimerais avoir une information. Le téléphone ici n'a aucun numéro, pouvez-vous dire dans le moment où je suis ?

– Non, c'est impossible.

– Alors, donnez-moi donc le camp de l'armée.

– Bien, monsieur.

Il reçut la communication.

– Allo ?

– J'aimerais parler au commandant.

– De la part de qui ?

– Du soldat Jean-Paul Gingras.

– Un instant.

Quelques secondes plus tard, l'espion perçut la voix du commandant.

– Allo ?

– Oui.

– Commandant ?

– Ici Jean-Paul Gingras.

– Oui, que se passe-t-il.

– Je suis prisonnier.

– Prisonnier ?

– Oui. J'ai retrouvé les plans.

– Quoi ?

– Il faut maintenant mettre la main sur toute l'organisation.

– Certain.

– Mais voilà, je ne sais pas où je suis.

– Mais...

– Je ne sais pas. On m'a transporté ici sans connaissance. Les seuls détails que je puis vous donner, c'est que je suis dans une maison qui possède une cave en ciment de huit pieds. Le chef de la bande est un dénommé Goberg.

– Mais comment allons-nous faire ?

– Eh bien, un des espions d'Allemagne est Jean Ponit.

– Mais, je le connais.

– C'est lui qui a forcé la petite Marinette à lui remettre la formule chimique.

– Jean Ponit !

– Et ce n'est pas tout. Deux hommes de Goberg doivent se rendre à l'hôtel Maroc pour vérifier un nom que j'ai donné. Jacques Lamirande.

– Bon.

– Alors, hâtez-vous ! Il faut faire vite.

– Très bien.

IXE-13 raccrocha.

Il referma le placard et retourna s'asseoir près de la porte, le bâton entre ses jambes.

Aussitôt qu'il eut raccroché la ligne, le commandant appela quelques-uns de ses hommes.

– Vous deux !

– Oui, commandant ?

– Vous allez vous rendre à l'hôtel Maroc.

– Oui.

– Vous vous informerez si deux hommes se sont renseignés sur un dénommé Jacques Lamirande.

– Bon.

– Si la réponse est oui, revenez aussitôt.

– Si elle est non ?

– Vous attendrez les deux ou trois hommes. Peut-être un seul. Vous les suivrez. Aussitôt qu'ils seront rendus à leur demeure, téléphonez-moi et restez en faction près de la maison.

– Entendu commandant.

– Partez immédiatement.

Les deux hommes sortirent.

Le commandant appela un sergent.

– Sergent ?

– Oui commandant ?

– Vous savez où demeure Jean Ponit ?

– Oui commandant.

– Partez avec cinq ou six hommes et faites maison nette. Emmenez-moi toutes les personnes qui s'y trouvent.

– Bien.

Le sergent se choisit six hommes.

Puis il partit.

Le commandant et ses hommes arriveront-ils à temps pour sauver IXE-13 ?

XII

On s'imagine un peu la surprise de Ponit lorsqu'il vit arriver les gens de l'armée.

– Monsieur Ponit ?

– Oui.

– Le commandant veut vous voir immédiatement.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais...

– Pourquoi ?

– Vous le saurez plus tard. En attendant, il nous faut fouiller la maison.

Ils trouvèrent Éric dormant paisiblement.

Le sergent le tira de son sommeil et l'obligea à le suivre.

La seule autre personne dans la maison était Julienne, la servante.

Mais le sergent obéit aux ordres du commandant et l'emmena elle aussi.

Quelques secondes plus tard, le petit groupe revenait au camp.

Le commandant fit demander immédiatement Jean Ponit.

Ponit entra :

– Allez-vous m'expliquer commandant...

Le commandant avait l'air cynique.

– N'essayez donc pas de jouer au plus fin, vous êtes foutu.

– Que voulez-vous dire ?

– Ponit, vous serez passé au peloton d'exécution.

Cette fois, le jeune homme pâlit.

Il ne répondit pas.

– Eh bien, maintenant, Ponit, vous allez monter en voiture avec moi et venir chez Goberg. Vous savez où il demeure ?

Ponit se mit à rire :

– Oui, je le sais, et vous ne le saurez pas. Vous pourrez chercher longtemps. Même si vous me promettiez la liberté, je ne dirai pas un mot.

– Ah, tu ne veux pas parler ?

– Non. C'est français, NON.

– Très bien.

Il sonna.

Le sergent parut :

– Conduisez Ponit à une cellule. Il passera en conseil demain matin et sera fusillé demain après-midi.

Le commandant croyait intimider Ponit :

Mais ce dernier partit en haussant les épaules.

Le commandant fit venir le compagnon de Ponit sachant bien d'avance qu'il ne pourrait tirer rien de lui.

L'Allemand en effet ne voulut point parler.

Il ne voulait pas trahir son chef.

Le commandant avait arrêté une partie des espions, mais IXE-13 était toujours captif.

Son seul espoir reposait sur les deux hommes qu'il avait envoyés à l'hôtel Maroc.

Ces deux soldats s'étaient rendus en vitesse à l'hôtel.

En entrant, ils se dirigèrent immédiatement vers le bureau de l'information.

– Messieurs ? demanda le commis.

– Est-il venu quelqu'un s'informer s'il y avait un dénommé Jacques Lamirande ici ?

– Jacques Lamirande ? Mais non.

– Alors il doit venir un type. Nous avons raison de croire que c'est un espion.

– Un espion ?

– Oui, des nazis.

– Mon Dieu !

– Nous allons nous asseoir ici. Lorsqu'il viendra, vous nous ferez signe, mais ne dites pas un mot.

Les soldats s'installèrent confortablement sur un chesterfield et attendirent.

Les voyageurs étaient rares.

Soudain, deux hommes parurent.

Ils se dirigèrent immédiatement vers l'information.

– Monsieur Jacques Lamirande habite-t-il ici ? demanda l'un d'eux.

– Il n'y a pas de Jacques Lamirande ici, messieurs.

– Merci.

Les deux hommes se retournèrent pour sortir.

Le commis leva la main et fit signe aux deux soldats.

Les soldats laissèrent sortir les espions, puis partirent à leur suite.

Ils marchaient assez loin en arrière.

Les espions ne se doutaient guère qu'ils étaient suivis.

Ils avaient hâte d'arriver pour donner la fameuse nouvelle à leur chef.

Lorsqu'ils furent rendus devant la demeure où les espions avaient disparu, les deux soldats firent volte-face.

Quelques secondes plus tard, ils entraient dans un café et appelait le commandant :

– Restez là, je vous rejoins.

Le commandant choisit une cinquantaine d'hommes.

– Il n'y a pas une seconde à perdre.

Goberg attendait ses hommes avec impatience.

Lorsqu'il les vit entrer, il courut vers eux.

– Et puis ? Vous êtes allé à l'hôtel Maroc ?

– Oui commandant.

– Quelles nouvelles ?

– Il n'y a pas de pensionnaire du nom de Jacques Lamirande.

La figure de Goberg s'illumina d'un large sourire.

– Ah, ah, il nous a donc menti !

Il réfléchit :

– Que diriez-fous si on allait lui boser quelques questions ?

Le plus grand des deux hommes répondit :

– Je me charge de le faire parler.

Ils se mirent à rire tous les trois.

Ils ouvrirent la fameuse porte d'armoire et descendirent dans la cave.

Comme ils le faisaient souvent lorsqu'ils ne descendaient que pour quelques minutes, ils ne refermèrent point la porte derrière eux.

Ils ouvrirent la porte du bureau.

Au même moment, ils virent quelque chose bondir sur eux.

Le premier des hommes sentit comme du bois le frapper à la tête et tomba étourdi.

Goberg se recula dans un coin et sortit son revolver.

Pendant ce temps, il s'apercevait bien qu'il y avait bataille entre les deux autres.

Soudain, il entendit un cri :

– Mein Gott !

IXE-13 avait gagné car Goberg entendit un corps tomber.

Le revolver en main, il tremblait.

Soudain, il aperçut une ombre devant lui.

Il ajusta son arme.

L’ombre approchait.

Goberg fit feu.

Il perçut un léger cri.

Il vit l’ombre tourner puis s’écraser sur le sol.

Alors Goberg tourna la lumière.

Il aperçut ses deux hommes qui se relevaient péniblement, quand à IXE-13 couché à plat ventre, il baignait dans son sang.

Tout, à coup, Goberg lança :

– Écoutez, on dirait qu’on a sonné.

– Mais non.

– Si.

En effet, ils entendirent maintenant le bruit de pas de la vieille femme qui allait ouvrir.

– Vite, madame, fit une voix brusque, où sont les espions... et n’essayez pas de mentir.

Goberg pâlit :

– On est fait !

Vivement il pesa sur un bouton et la porte de l’armoire se referma.

– Nous allons nous défendre chèrement, fit l’Allemand.

Pendant ce temps, le commandant à la tête de ses hommes, interrogeait la vieille bonne femme.

– Où sont les espions ?

– Mais il n’y a pas d’espions...

– Très bien. Nous allons fouiller quand même. Nous savons qu’ils sont dans la cave.

La femme devint mal.

– Je ne suis pas une méchante femme. Mais ils m’ont forcée à les recueillir... ils payent bien.

– Vite, où est la porte de cave ?

La femme se mit à rire.

– Je ne vous le dirai pas.

– Très bien. Vous serez fusillée demain.

– Non, non.

– Alors ?

– Vous me promettez la vie sauve ?

– Je vous le promets.

– Venez.

Elle les amena à l'arrière.

Elle ouvrit l'armoire et la fit tourner.

– Ils sont armés, dit-elle.

– Ça ne fait rien.

Les hommes descendirent.

Ils furent reçus par une série de coups de feu.

Mais ils foncèrent quand même, mitrailleuses en main. Les nazis tombèrent sous les coups.

Le commandant considéra ses pertes.

Un soldat, une balle dans le front, semblait bien fini. Trois autres étaient légèrement blessés.

Tout à coup, le commandant aperçut IXE-13.

Il courut vers lui.

– Il est blessé... vite... une balle dans le dos.

Le commandant donna des ordres.

Une ambulance vint chercher le blessé et le transporta à l'hôpital.

Après l'avoir examiné, le docteur déclara qu'IXE-13 s'en tirerait, mais que ce serait très long.

Il y eut opération et on réussit à extraire la balle. Mais IXE-13 devait rester inactif.

Un long mois passa sans que l'espion canadien puisse bouger.

Puis peu à peu, il reprit du mieux.

Il commença à se lever.

Le commandant alla le voir.

– Je tiens à vous féliciter IXE-13 pour votre beau travail, et dites-moi, quand pourrez-vous retourner en Angleterre ?

– Mais le plus tôt possible, je suis prêt.

– Je vais me mettre en communication avec le bureau de l'espionnage. Je vous donnerai vos ordres.

Et le lendemain, le commandant revenait.

– Une bonne nouvelle pour vous, IXE-13.

– Ah !

– Un bateau part pour le Canada dans deux jours, il arrêtera vous prendre. On vous donne un congé d'un mois et demi.

IXE-13 se renfrogna :

– Et vous appelez ça une bonne nouvelle. Je serai inactif pendant un mois et demi et c'est une bonne nouvelle pour vous ? Pas pour moi.

Le commandant se mit à rire :

– Brave IXE-13 ! Vous vous préparerez, vous partez demain.

Et en effet, dès le lendemain, IXE-13 montait sur le bateau en route pour le Canada.

Après une dure traversée, le paquebot arriva à destination.

Selon les ordres reçus, IXE-13 s'en alla immédiatement à Ottawa.

Il devait tout d'abord se présenter devant ses chefs.

Il fut reçu par le colonel Lespérance, un des principaux chefs du service d'espionnage du Canada.

Lorsqu'on lui apprit le nom de son visiteur, il s'écria :

– IXE-13, faites entrer immédiatement.

Aussitôt que l'espion parut, le colonel s'avança vers lui la main tendue.

– Bonjour IXE-13.

IXE-13 lui serra la main.

Le colonel déclara :

– Ça fait plaisir de serrer la main d’un héros.

– Oh, colonel.

– Nous avons bien entendu parlé de vous. Vous avez remporté des succès éclatants.

– J’ai fait mon devoir.

– Plus que votre devoir, j’oserais dire.

Il regarda IXE-13.

– Et maintenant, vous êtes blessé ?

– Oh, ce n’est rien. Je suis déjà guéri.

– Je vais donner des ordres pour qu’on vous examine immédiatement. Ensuite, vous reviendrez me voir.

– Après mon examen ?

– Oui.

Le colonel sonna :

Un jeune soldat parut :

– Conduisez monsieur au bureau des médecins. Je veux un rapport sur son état immédiatement.

– Bien commandant.

IXE-13 sortit à la suite du jeune homme.

Une heure plus tard, il revenait dans le bureau du colonel.

Il avait le rapport du médecin avec lui.

Il le tendit au Colonel.

Ce dernier le lut attentivement.

– Ce n’est pas mauvais, dit-il enfin.

– Ah !

– Mais vous n’êtes pas encore très bien.

Il y eut un long silence, puis le colonel demanda :

– On vous a donné un mois et demi de congé ?

– Oui, et je ne veux pas rester un mois et demi inactif.

– Oh, n’ayez crainte, vous ne serez pas inactif une journée.

– Comment cela ?

– À partir de demain, vous allez suivre des cours ?

– Des cours ?

– Des cours de langues étrangères ?

– Mais pourquoi... quelles langues ?...

Le colonel sourit :

– Vous êtes surpris, n’est-ce pas ? Eh bien, nous voulons vous montrer, le chinois et le japonais.

– Quoi ?

– Et lorsque vous serez rétabli, c’est contre nos nouveaux ennemis que vous devrez aller combattre.

Au cours des prochaines aventures, nous verrons donc IXE-13 aux prises avec les Japonais.

L’espion canadien fera-t-il aussi bien que chez les Allemands ?

Ne manquez pas la suite des aventures de l’AGENT IXE-13.

Cet ouvrage est le 254e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.